Conte oral traditionnel et conscience écologique

Adja Aboman Béatrice KAKOU ép. ASSI
Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan (Côte d'Ivoire)

https ://doi.org/10.17184/eac.7842

Résumé : Le processus de développement des sociétés humaines est caractérisé depuis toujours par une consommation démesurée, incontrôlée et irrationnelle des ressources de la terre, avec pour priorité la rentabilisation des capitaux et la satisfaction des besoins immédiats. Cette vision, plébiscitée et vulgarisée depuis lors, étale aujourd'hui ses limites, voire ses dangers par la crise humanitaire et écologique. La situation alarmante de finitude écologique de la terre impose de repenser le développement par un changement de paradigmes scientifiques et par l'appropriation et la promotion de nouvelles valeurs universelles en vue d'un développement durable saisi selon le rapport Brundtland comme un mode de vie qui répond aux besoins du présent sans compromettre l'évolution des générations futures. Comment y parvenir ? Notre communication qui s'inscrit à sa manière dans une optique endogène du développement durable, envisage de répondre à cette interrogation à travers l'étude d'un conte qui, au-delà des aspects anthropologiques, symboliques et sacrés, propose des solutions en faveur du développement durable. Rigoureusement adossée à une démarche descriptive et socio-littéraire, elle analyse un conte oral traditionnel koulango (peuple habitant le Nord-Est de la Côte d'Ivoire) et met en exergue, après une brève exposition du cadre théorique, les dimensions culturelles du récit. Puis débouche sur des propositions concrètes contribuant au développement durable.

Mots-clés : Conte, éducation, société, développement durable

Abstract : The development process of human societies has always been characterised by the excessive, uncontrolled and irrational exploitation of the earth's resources, with the priority of making capital profitable and satisfying immediate needs. This vision, which has been popularised ever since, is now showing its limits, and even its dangers, through the humanitarian and ecological crisis. The alarming situation of the earth's ecological finiteness requires us to rethink development by changing scientific paradigms and by adopting and promoting new universal values with a view to sustainable development, defined in the Brundtland report as a way of life that meets the needs of the present without compromising the development of future generations. How can we achieve this ? Our paper, which takes an endogenous approach to sustainable development, aims to answer this question through the study of a tale which, beyond its anthropological, symbolic and sacred aspects, proposes solutions in favour of sustainable development. Rigorously based on a descriptive and socio-literary approach, it analyses a traditional Koulango oral tale (a people living in north-eastern Côte d'Ivoire) and, after a brief presentation of the theoretical framework, highlights the cultural dimensions of the story. It then goes on to put forward concrete proposals to contribute to sustainable development.

Keywords : Tale, education, society, sustainable development

Introduction

Les différents sommets de la terre organisés par les Nations Unies depuis la rencontre de Stockholm en Suède (1972) ont eu pour but d'identifier les moyens pouvant participer au processus du développement durable à l'échelle mondiale. Ces rencontres faisaient la quête sur la responsabilité et la capacité collective à résoudre les problèmes de la terre et à affirmer la nécessité d'observer rigoureusement les contraintes écologiques. En dépit des déclarations de bonnes intentions des rapports de Brundtland (1987) en Norvège et de Vilnius (2005) en Lituanie, force est de constater que l'Homme continue ses actions destructrices du couvert végétal, la souillure des eaux de surface (rivières, lacs, fleuves, océans), la pollution atmosphérique. Les maigres résultats obtenus sur le terrain amènent aujourd'hui le monde à une véritable prise de conscience qui conduit à associer, voire sensibiliser aussi les autorités traditionnelles pour la préservation de l'environnement en faveur du développement durable. C'est dans ce contexte de recherche de solutions que s'inscrit notre communication qui se propose d'indiquer à sa manière comment les acteurs d'un récit de fiction à partir d'une lecture idéologique réformatrice, contribuent au développement durable. Adossée à une démarche descriptive et socio-littéraire, notre exposé s'articulera autour de trois axes. Une approche théorique fera d'abord une clarification des notions ou expressions de « conte oral traditionnel » et de « développement durable ». Ensuite une analyse du conte koulango[1]. « Pourquoi il y a des gens qui ne mangent pas le singe ? » montrera comment les partisans de la tradition qui protègent les aspects anthropologiques de leur peuple aident à la sauvegarde de l'environnement. Enfin, le troisième axe fera des propositions visant à promouvoir, au niveau local, le développement durable et les conditions de sa réalisation.

1 Approche théorique : Clarification des notions ou expressions de « conte oral traditionnel » et de « développement durable ».

1.1 Le conte oral traditionnel

Convergence d'une multitude de genres, la littérature orale a été l'objet d'une classification occidentale qui individualise plus ou moins les identités des récits oraux. La perception strictement ancienne, dans sa vision générique, offre la dénomination *conte* pour désigner la plupart des genres oraux narratifs que sont la légende, le mythe, la fable, la chantefable, le conte, etc.

Le conte est selon le Dictionnaire Universel (1988 : 271) un récit d'aventures imaginaires, une histoire invraisemblable et mensongère. Présenté comme tel, il a pour but principal de distraire, de recréer, de semer la joie et la gaieté dans le cœur des populations à la tombée de la nuit. Cette définition partielle et partiale est stigmatisée par Amadou Hampaté Bâ (1993 : 23) qui déclare que « le conte est pour les bambins qui s'ébattent au clair de lune une histoire fantastique, pour les fileuses de coton pen-

[1] Le peuple koulango qui parle la langue éponyme occupe géographiquement le Nord-Est de la Côte d'Ivoire. Il appartient administrativement à la grande région du Gontougo dont la capitale est Bondoukou située à 400 kilomètres environ d'Abidjan. « Pourquoi il y a des gens qui ne mangent pas le singe ? » est un conte collecté en situation de contage traditionnel le 20 Octobre 2020, dans le village de Sogocon. Il a été transcrit et traduit par nous.

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

dant les longues nuits de la saison froide un récit et un passe-temps délectable. Pour les mentons velus et les talons rugueux, c'est une véritable révélation… ». L'auteur de Kaïdara pense donc que le conte qui n'est pas exclusivement jeu, partage aussi l'enjeu. Le conte occupe une place de choix dans les sociétés africaines. C'est pourquoi son exploitation est bénéfique pour la formation de la jeunesse rurale comme urbaine. Il permet de rapprocher l'école occidentale du milieu socioculturel dans lequel elle se situe et l'enracine dans les réalités du terroir. Ainsi, le plus populaire des genres oraux met en scène les personnages de tous les règnes : humains, animaux, végétaux, forces naturelles et fabuleuses jouissent tous du don de la parole. Fruit de l'imagination, le conte s'appuie sur la réalité qu'il déforme dans ses situations ordinaires comme extraordinaires. Il est prétexte pour l'enseignement, l'instruction et la leçon. Plateforme incontournable pour l'apprentissage des valeurs, c'est à travers le conte que s'acquièrent l'éloquence et les techniques de l'expression orale, s'exercent les talents gestuels, se découvre la richesse du patrimoine culturel.

Le conte oral traditionnel est donc le récit d'aventures imaginaires collecté en situation de contage avant d'être transcrit et traduit. Les conditions de sa production font du conte oral traditionnel un texte qui jouit pleinement de sa saveur sémantique et esthétique. Exploité à bon escient, le conte peut être d'un grand intérêt en ces temps dits modernes en vue de promouvoir des objectifs de développement durable.

1.2 Le développement durable

La maîtrise de cette expression passe par une vision taxinomique. C'est pourquoi il faut d'abord définir le développement qui est, selon J. Silué (2009 :13) :

> L'ensemble des actions entreprises volontairement par une communauté humaine pour améliorer de manière significative ses conditions de vie. Le développement est aussi l'ensemble des capacités d'une communauté à s'approprier un progrès et à le conserver à travers le temps.

Ensuite, on parlera des effets durables de l'assistance extérieure si les bénéficiaires sont capables d'en perpétuer les retombées. Par extension, la durabilité du développement, c'est la capacité d'intégrer les connaissances, les techniques transférées puis de les investir dans le développement. Apparue pour la première fois en 1987, l'expression développement durable s'est imposée à la suite de la prise de conscience progressive développée par la Commission Mondiale sur l'Environnement et le Développement (1987). Il s'agit d'une conception de la croissance économique qui s'inscrit dans une perspective de long terme et qui intègre les contraintes écologiques et sociales. Le développement durable est un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre les capacités des générations futures à répondre aux leurs[2].

Le second niveau de la durabilité du développement a émergé avec la conscience écologique de la fin du XX^{e} siècle. Cette durabilité repose sur la nécessité de se développer sans porter atteinte de manière irréversible à l'intégrité de l'environnement

[2]https ://www.are.admin.ch/are/fr/home/media-et-publications/publications/developpement-durable/brundtland-report.html

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

qui pourrait gravement compromettre la préservation des ressources naturelles dont les générations à venir auront à leur tour besoin pour vivre et pour se développer. Aussi, sans être une fin en soi ni un produit fini, le développement doit-il renforcer et pérenniser les acquis. La problématique du développement durable est également d'ordre éthique en ce sens qu'il prend en compte les capacités de la terre à recevoir les besoins des hommes et les inégalités d'accès aux ressources naturelles. La vocation du développement durable est de trouver un équilibre cohérent et viable à long terme.

Partant de ces deux définitions des expressions qui gouvernent notre sujet de réflexion, il y a lieu de voir comment, du point de vue de son sens et de sa signification, le récit Koulango contribue au développement durable. Pour le savoir, il faut passer par une analyse synthétique de notre texte de base.

2 Analyse du conte « pourquoi il y a des gens qui ne mangent pas le singe ? »

L'univers du conte est vaste et complexe. On peut le soumettre à un questionnement critique (ethnologique, sociologique, psychanalytique, etc.) pour relever son impact sur les personnages mis en scène. Quels sont ses protagonistes ? On peut faire une description de sa genèse pour en découvrir les structures traditionnelles. Quelles sont les références sociales mises en relief ? On peut également étudier le conte sur tel ou tel aspect particulier de son système narratif. Sur quel ton et dans quel langage se fait la représentation ? Notre préoccupation sera de répondre aux questions qui paraissent essentielles à sa signification substantielle. Mais avant, résumons le conte.

2.1 Résumé du conte « pourquoi il y a des gens qui ne mangent pas le singe ? »

« Pourquoi il y a des gens qui ne mangent pas le singe ? » raconte l'aventure d'un braconnier du village de Sogocon qui tendit des pièges dans une forêt sacrée. Un jour, son lacet prit un singe. S'apprêtant, machette en main, à assommer le primate, le gibier s'offrit spontanément à demander la clémence du chasseur à travers une gestuelle visiblement humaine. Devant les curieux signes de l'animal, le chasseur arrêta son action agressive, libéra le singe puis retourna au pas de course au village où il raconta sa mésaventure à son père. C'est alors que celui-ci lui expliqua qu'il est interdit de tuer les singes de cette forêt. Parce qu'à l'époque coloniale, ce sont ces primates qui ont aidé les villageois de Sogocon à se libérer de la captivité des colons blancs. Quel sens et quelle signification donner à ce récit ?

2.2 Sens et signification du conte

Le titre du récit nous installe dans la classe du type des contes étiologiques, des récits qui expliquent les causes ou les raisons des faits qui se sont déroulés dans un temps lointain. Pourquoi il y a des gens qui ne mangent pas le singe ? est le type de conte que P. N'da Kan (1984 :16) appelle le mythe dégradé qui raconte les événements des origines. Ici, le récit explique la naissance d'une nouveauté importante pour l'humanité locale de Sogocon. Il donne les raisons pour lesquelles les habitants dudit village ont le singe comme animal totémique. Il dit en quelque sorte depuis quelle époque les populations de Sogocon et les singes de la forêt sacrée du même lieu vivent dans une

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

alliance d'assistance et de sécurité mutuelles. Quels sont les personnages qui animent ce conte ?

Les personnages sont au nombre de deux : un chasseur et un singe qui représentent une société de double existence où les animaux et les humains vivent un commerce, une alliance bâtie sur la problématique d'un environnement orienté de la nature à la culture et de la culture à la nature. D'une situation conflictuelle de départ, les deux personnages arrivent à une situation d'alliance qui leur est bénéfique. Ce bénéfice, il faut le signaler, est aussi et surtout profitable aux deux espèces qui désormais constituent une seule et même société dont les membres sont gouvernés par une même histoire.

Cette situation invite à une analyse paulmienne du conte, à une dynamique actantielle de type en spirale. En effet, le héros (le braconnier) part d'une situation initiale de manque, fait un piège qui pend un singe. Le manque semble ainsi comblé. Cependant, en passe de s'approprier le gibier, celui-ci lui demande grâce. Surpris et surtout apeuré, le chasseur qui abandonne l'objet de sa quête et retourne au village se retrouve dans une situation nouvelle de manque que Denise Paulme (1976 : 36-38) appelle le type cyclique descendant. L'histoire ne prend pas fin à ce niveau. En effet, pour avoir obéi à la demande de grâce du singe, pour s'être contenté par bienveillance de la requête du singe en danger de mort, le braconnier finalement récompensé pour sa bonne conduite, parvient à une situation de totale et définitive stabilité. Le comble de cette stabilité va au-delà du gibier espéré ou convoité dans la mesure où les deux personnages et par extension les deux camps se sont unis dans une alliance d'assistance mutuelle. Le type en spirale est la représentation des succès successifs du héros.

La vie quotidienne africaine invite en permanence à l'interprétation des choses. Ainsi, la substitution d'une image ou d'un acte en une idée, fait partie intégrante de la vie des hommes. Alors, l'alliance ne peut être gratuite, elle suppose un enjeu. L'alliance symbolise le pacte passé entre les singes et la population de Sogocon. Le contrat qui lie positivement les représentants des deux clans est sacré. Toute violation est évidemment proscrite sur l'espace qui est la forêt sacrée : « il est interdit de la cultiver, de faire quoi que ce soit ». Le sacré est une notion qui vient du latin « sacer » qui désigne « ce qui ne peut être touché ». Le même terme « sacer » se traduit aussi bien par « maudit » que par « béni ». En effet si le sacré est « ce qu'on ne touche pas » ou « ce à quoi on ne touche », l'interdiction posée est due à l'une des deux causes suivantes : d'une part, en touchant une chose mise à part par les dieux, c'est elle qu'on souille. C'est une profanation. D'autre part, en touchant une chose que les dieux ont en horreur, c'est soi-même qu'on souille. C'est une malédiction. La notion de sacré est toujours liée à celle de l'interdit. Transgresser un interdit, c'est aussi indisposer les dieux, les génies. C'est attenter à la pureté y compris à la sienne propre. C'est enfin créer un danger contre soi-même et contre le groupe auquel on appartient. C'est le sens et la signification de la moralité du conte : « il faut respecter le totem ». Le respect de ce totem amène à la non consommation de la viande de l'animal qui en représente le nœud.

L'animal totémique du conte est donc « le singe » qui est au centre de la gestion de l'interdit. Le singe étant depuis l'alliance, le totem du village de Sogocon, on

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

ne consomme pas sa chair tout simplement parce qu'il est devenu par l'alliance un « semblable », un allié qui a gagné un droit de cité au village et dans la forêt. Mais dans cette alliance, il est important de savoir que les bénéficiaires ne sont pas égaux du point de vue du pouvoir. L'animal (le singe) est d'une considération supérieure à l'homme. Il peut venir dans le village, entrer dans les cases, s'approprier la nourriture des hommes et retourner dans la forêt, son principal espace de vie. Quant à l'homme, il lui est formellement interdit de pénétrer dans la forêt où « on ne pouvait entendre aucune voix d'homme », à plus forte raison tuer l'animal qui y réside.

Pour l'Africain, « l'homme ne doit pas chercher à s'élever au-dessus de la nature, à la dominer, à l'assujettir abusivement à ses propres fins » comme le dit J. Ki-Zerbo (2010 : 28). Ainsi, si la civilisation occidentale peut être appelée la civilisation de l'homme, la civilisation africaine, elle, peut se nommer la civilisation de la nature. La leçon qui se dégage de ce conte polit, dans une mesure certaine, la valeur ancestrale de la solidarité induite par le système totémique, un phénomène très important dans la société traditionnelle. Il est la parfaite expression de l'engagement solidaire, le lien fraternel qui oblige les hommes et les singes à se porter assistance et sécurité. C'est la raison qui conduit R. Mayer (2002 : 47) à dire que dans la tradition, « l'interdit alimentaire est à la fois un signe d'appartenance à un clan et un signe d'une alliance mythique privilégiée avec un animal perçu dès lors comme un être secourable vivant dans un environnement inviolable qui est la forêt sacrée ».

En effet, ce conte demeure le bourgeonnement d'un système totémique qui, sans être forcément un moyen de préservation écologique est un subterfuge des Anciens pour la préservation d'une espèce animale ou végétale. L'interdit est transformé en récit sacralisé, c'est-à-dire en mythe où l'intervention providentielle d'un animal en faveur d'un ancêtre ou d'une population entière engendre un pacte entre l'homme et la nature. Il s'agit pour la tradition d'ériger le respect d'un rite en exigence vitale. La question environnementale figure dans l'entretien scrupuleux de la matière. L'eau, les animaux, les plantes, tous, sources de vie, participent au sens de l'équilibre écologique. Les contes s'en font souvent l'écho dans leur stylisation diégétique qui suggère la quête du bienfait à l'autre comme une conditionnalité de l'épanouissement. Tous les éléments de la nature ici se portent assistance et sécurité.

Dans notre contexte, le singe est cet « être à secourir » par respect du totem. Il s'agit d'un personnage dont l'image ne peut paraître gratuite eu égard à sa récurrence narrative. En Côte d'ivoire, on peut déjà rappeler les singes du village de Gbétitapéa[3], les singes de Soko. Pourquoi le singe dégage-t-il une importance dans l'expression des valeurs sociales qui sont aux fondements des attitudes et des comportements humains ? La raison plausible du choix du singe est qu'il est l'animal le plus proche de l'homme, dans sa physionomie mais aussi et surtout dans sa capacité à imiter, à utiliser et à reproduire les actions de celui-ci. Plusieurs récits font intervenir les singes comme l'ancêtre ou le descendant de l'homme. Quelquefois, c'est l'homme qui se transforme en singe. C'est le cas dans la version mystique des singes de Soko qui mentionne l'intervention d'un féticheur dans la métamorphose des hommes afin d'éviter d'être

[3]https ://www.rezoivoire.net/ivoire/patrimoine/3111/les-singes-sacres-de-gbetitapia.html

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

massacrés par les sofas de Samory[4]. Une fois le danger écarté, le féticheur mourut peu après sans pouvoir redonner la forme humaine aux habitants. Dans d'autres cas, c'est le singe qui imite l'homme face au danger du chasseur. C'est ici le lieu de mentionner C. Morel (2009 : 312) qui analyse dans le détail le symbolisme qui particularise le personnage du singe.

Au-delà des nombreux indices culturels révélés par cette brève étude, le conte nous fait découvrir la fonction sociale de l'expérience narrative de celui qui distille également la réalité dont le contexte éclaire la signification et la portée de « pourquoi il y a des gens qui ne mangent pas le singe ? ». Le plus important demeure la dialectique du savoir et du savoir-faire des cultures et civilisations. Le constat est clair pour P. Kialo et M. Mambou (2015 : 7) s'agissant de l'appréciation différente entre les Occidentaux et les Africains :

> Dans les sociétés occidentales, le monde culturel humain et le monde naturel animal sont deux univers nettement séparés alors que, les sociétés traditionnelles africaines attribuent aux animaux des caractéristiques qui relèvent des rapports humains et sociaux .

C'est la raison pour laquelle l'homme et l'animal communiquent, s'assistent en préservant leur espace de vie. En tout état de cause, le récit oral traditionnel koulango montre qu'il ne faut pas nier la présence de réflexes écologiques chez les peuples anciens qui, à leur manière, ont contribué et contribuent encore au développement durable. Ils n'ont pas attendu l'appel des forestiers ou des agronomes modernes pour apprécier la valeur de l'environnement. Les exemples abondent.

M. Aubert (1977) rapporte que les Indiens d'Amazonie faisaient leurs croisades de chasse dans les strictes limites de leurs besoins de consommation. B. Kakou Assi et P. Koléa Zigui (2021) montrent par ailleurs, comment les Dida, peuple du Centre Ouest de la Côte d'Ivoire, avant la colonisation, situaient leurs chasses au filet du mois de novembre au mois de mars, période au cours de laquelle les bêtes sauvages se reproduisent le moins. C'est dans le même esprit de respect de la nature que l'animal ne sera pas abattu par sadisme meurtrier qu'est le plaisir de tuer pour des trophées de chasses touristiques. Qu'elle soit liée à des fins alimentaires ou sacrificielles, la mort de l'animal doit s'aligner sur une certaine dignité et un respect de toute créature de Dieu. C'est pourquoi chez l'Africain, la mort de l'animal doit répondre à une nécessité subséquemment dénuée de tout superflu. Cette position est également partagée en occident par les différentes ligues de protections des animaux. Pour la même raison, le guérisseur prendra soin de demander la permission à la plante par le moyen de quelques incantations avant de prélever sur celle-ci un bourgeon, une feuille ou une écorce pour les soins de son patient. Ainsi en va-t-il du respect de la flore et de la faune par le biais d'une sacralisation opportune et coercitive.

En Afrique en général et en Côte d'Ivoire en particulier, la forêt, surtout la forêt sacrée, représente l'habitat des dieux (animaux et végétaux et autres esprits), l'habitat des dieux protecteurs est le sanctuaire des communautés. C'est le cas des espaces sacrés

[4]https ://www.yafohi-travel.com/site-touristique/845/les-singes-sacres-de-soko

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

de Gbétitapéa à Daloa, du village de Sempa dans le département de Bondoukou et de Zaipobly dans le département de Taï. Comme l'a également signifié K. Kouassi (2007 : 17), dans la pensée collective des populations traditionnelles riveraines des espaces protégés par la tradition, le mythe qui entoure ces lieux sacrés, du point de vue de sa crainte qui s'impose à la société, est largement au-dessus des lois républicaines. Les forêts sacrées du nord de la Côte d'Ivoire, dans les vastes régions du Poro et du Tchologo en pays Sénoufo, en sont une éloquente illustration. Dans cette zone de savane herbeuse, presque tous les villages disposent de forêts sacrées supplantant la végétation rabougrie des alentours. La seule commune de Korhogo, le chef-lieu du Poro dispose de quarante (40) sites de bois sacrés, selon K. Kouassi (op. cit.). Ces lieux de mémoire ne sont pas pour les riverains de simples points ou repères géographiques, mais plutôt de véritables institutions, de réels établissements initiatiques et spirituels.

L'analyse du conte à titre interrogatif « pourquoi il y a des gens qui ne mangent pas le singe ? » montre bien la relation binaire entre la culture et la nature. Elle démontre également que depuis longtemps, les savoirs traditionnels contribuent au développement durable. Considéré comme l'ensemble des éléments matériels et physiques qui entourent l'homme, l'environnement entretient avec ce dernier une relation interactive. Cependant l'action de l'homme sur cet écosystème qui lui procure la matière première nécessaire pour sa survie ne s'est toujours pas faite sans heurts dans la durée. C'est pourquoi, une protection rigoureuse s'impose pour passer des espaces naturels sacrés aux espaces culturels consacrés.

3 Des espaces naturels sacrés aux espaces culturels consacrés

La maitrise de l'environnement qui permet à l'homme d'y agir pour opérer des transformations à même de le conduire vers le développement, n'intervient pas par génération spontanée. Il faut que l'homme, par un acte, envisage son environnement naturel comme une réalité transformable selon sa volonté et ses attentes. Cela n'est possible qu'à partir d'un choix, d'une prise de conscience, d'une certaine vision du monde. Aujourd'hui plus qu'hier, le changement de mentalité des jeunes générations ne met pas hors de danger d'agression ces espaces protégés. Combien de temps durera encore cette préservation essentiellement basée sur les croyances aux forces de la nature ? Quelles propositions nous offre l'intelligence de notre étude pour des solutions améliorées et durables ? Le contexte de notre analyse propose deux solutions essentielles : un usage pragmatique du conte pour l'éducation de la jeunesse et une collaboration des autorités traditionnelles et des pouvoirs modernes.

3.1 Usage pragmatique du conte

Le pragmatisme est une doctrine qui considère l'utilité pratique d'une idée comme le critère de sa vérité. L'usage pragmatique du conte conduit à voir comment notre récit de fiction et de réalité peut être relu et vulgarisé pour une utilisation bénéfique à ses auditeurs contemporains. Comment son actualisation peut être rentabilisée au profit de la promotion des objectifs de développement durable ?

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

3.1.1 Revaloriser la connaissance et l'enseignement du conte dans le système éducatif

Aujourd'hui, il est fréquent d'entendre dire de la tradition qu'elle est du folklore ou alors qu'elle est dépassée. Pour les plus enivrés de la culture occidentale, la tradition est un tissu de superstitions. Or, il faut nécessairement conserver les acquis du passé, entre autres, par la connaissance de la littérature orale traditionnelle dont le conte est le prince.

En effet, pour que l'éducation puisse être un facteur de développement dans les pays africains, il est opportun de promouvoir une pédagogie qui exploite les récits oraux en général et les contes en particulier du patrimoine littéraire qui sont le véritable véhicule de valeurs culturelles endogènes. Canal d'enseignement de cet élan persuasif, le conte apparait pour un peuple majoritairement analphabète comme un moyen de préservation de la biodiversité. Le développement durable dont il est question dans les hauts sommets politiques à travers le monde, trouve dans le conte africain un vecteur insoupçonné de solutions. « Plus ses racines plongent dans les profondeurs de la terre, plus solidement maintenu se trouve l'arbre qui ne craint alors ni tempêtes ni bourrasques du temps qui passe ». Ce proverbe d'Amadou Hampate Bâ cité par Dieng Saar (1996 : 17) exprime la nécessité d'ancrer la jeunesse africaine dans les réalités socioculturelles de leurs terroirs pour que le développement durable se réalise dans un contexte de mondialisation.

Le conte joue un rôle de légitimation et de valorisation de la tradition, du passé avec trois fonctions essentielles : faire le récit de la naissance d'une chose, aider à l'élaboration d'un discours pour soutenir cette chose, aider à construire une histoire qui aide et améliore cette chose. Le conte est certes une exploitation d'un réel affectif qui n'est pas nécessairement le reflet de la réalité parce que entre le fait qui s'est déroulé et le compte rendu qu'on en donne se glissent des paramètres liés à l'image que la société se fait d'elle-même. Le recours au conte est une mise en branle des spirales de l'imaginaire du progrès. En classe, l'enseignement du conte permet d'aborder l'interculturalité et l'intertextualité. Par le conte, se découvre la tradition. Or cette tradition est d'une part le fond psychique des Africains et de l'autre c'est d'elle que peut naître, suivant la loi universelle de l'évolution des phénomènes et des choses, le renouveau et le modernisme des peuples. Le conte est donc générateur d'intérêt de la part des apprenants qui peuvent établir les comparaisons entre les autres civilisations et la civilisation africaine. C'est donc à juste titre que P. N'da Kan (1984 : 137) plaide pour la connaissance des contes par les jeunes générations : « le conte traditionnel, ce moyen d'éducation efficace de la masse[…] peut être encore d'une grande utilité dans le monde moderne s'il est exploité à bon escient ». De façon concrète, le conte est un outil d'analyse et de découverte de la société traditionnelle. En tant que tel, il peut contribuer à la renaissance des sociétés africaines. La question à résoudre n'est pas ici celle de l'opportunité de son adaptation à la société moderne, mais plutôt celle des modalités de son adaptation à notre temps.

L'adaptation de « pourquoi il y a des gens qui ne mangent pas le singe ? » ne se limitera, pour ainsi dire, plus au seul peuple koulango de Côte d'Ivoire, parce que le phénomène « d'animaux sacrés » et des « forêts sacrées » est un motif universel partagé

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

par les sociétés africaines. C'est donc à travers le destin de la tradition tout entière que l'on posera la problématique du développement durable que traite, en partie, le conte.

3.2 Nécessité d'une collaboration des pouvoirs traditionnels et des pouvoirs modernes.

Malgré l'évolution du régime foncier vers la notion de la propriété individuelle, les milieux traditionnels auxquels appartiennent les espaces sacrés restent largement régis par le système coutumier. Avant d'en appeler à une collaboration des autorités traditionnelles et des pouvoirs publics, il convient de caractériser les espaces protégés. Cette caractérisation trouve sa justification dans le recensement de ceux-ci et les régulières agressions dont l'environnement sacré est victime du fait de la pression démographique et de l'inculture des populations traditionnelles.

3.2.1 La pression démographique

La pression démographique conduit, ce n'est un secret pour personne, à une raréfaction relative ou absolue des terres cultivables. La recherche d'un nouvel espace est plus que nécessaire. La conséquence immédiate est la colonisation de nouveaux domaines et les menaces des jeunes générations qui n'accordent aucun crédit aux croyances ancestrales. Les migrations internes qui viennent d'autres endroits ne sont plus à l'écoute des Anciens considérés comme les derniers îlots érodés par le vent du modernisme. En effet, si la vision d'une communauté traditionnelle la conduit à penser qu'une certaine partie de forêt, pourtant très fertile ou très giboyeuse, ne peut pas être exploitée ni pratiquée parce qu'elle est la propriété de génies ou résidence d'animaux totémiques, cette croyance métaphysique ne peut être aujourd'hui facilement acceptée comme par le passé. À l'opposé, si la vision d'une autre communauté plus jeune, plus progressiste n'autorise pas cette croyance, celle-ci se donnera les moyens de mettre cette partie de forêt en valeur. C'est pour toutes ces raisons qu'une collaboration des différents pouvoirs est indispensable.

Pour répondre aux enjeux de la mondialisation et en même temps à ceux de la durabilité, il faut davantage d'entente. Parce que très souvent, une superposition du droit coutumier et du droit moderne s'observe sur le terrain. Ainsi, certaines forêts bénéficient d'une attention particulière de la part des populations qui ne se sentent pas concernées par les délimitations introduites par les pouvoirs publics. Il faut donc, des rencontres, des pourparlers et des explications afin que les populations traditionnelles soient informées de la nécessité de nouvelles méthodes d'approche. Désormais les forêts sacrées doivent être saisies dans une triple dimension économique, environnementale et culturelle. Cela n'est possible que dans la collaboration entre populations et gouvernants. Ces deux entités doivent coordonner leurs actions afin de créer des activités touristiques sur les lieux. La pratique du tourisme dans et autour des forêts sacrées doit cependant tenir compte des impacts au regard de la fragilité du milieu visité pour protéger l'équilibre territorial et les traditions culturelles existantes qui sont la base de la stabilité de ces lieux. Les entreprises générées par ces activités gagneraient à veiller à l'amélioration des conditions de vie des populations riveraines en privilégiant

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

les emplois de proximité de populations locales. Une telle activité pour prospérer doit être suivie et renforcée par une formation permanente des populations analphabètes.

3.2.2 La formation permanente

À l'heure où l'on recherche des solutions adéquates et durables pour faire face aux défis environnementaux, un encadrement conséquent des paysans attachés aux pratiques résiduelles traditionnelles s'impose. Il faut passer des espaces sacrés aux espaces consacrés par la formation et l'alphabétisation.

Si le sacré a un rapport avec le culte d'un dieu qui impose respect, vénération et quelque fois crainte et interdiction, le consacré qui est aussi dédié à une divinité laisse une certaine ouverture à la reconnaissance et même à l'acceptation de tous. Plutôt que d'interdire l'exploitation de la forêt parce qu'elle abrite un singe qui est un génie protecteur, il serait mieux de porter, à travers l'éducation, à la connaissance de tous que l'animal comme le végétal est un être vivant utile dans la vie de l'homme. Quelle que soit l'acceptation qu'on lui accorde, le développement d'une société est inimaginable sans le progrès scientifique. La formation est considérée comme le principal ferment du progrès scientifique lui-même indissociable du développement. La dynamique de la mondialisation à laquelle aucune société ne peut se soustraire aujourd'hui est essentiellement basée sur l'alphabétisation qui se constitue de l'écriture et de la lecture.

La formation permanente, l'alphabétisation des adultes, parallèlement à l'école formelle consiste à résoudre non seulement les problèmes du moment (le court terme) mais aussi et surtout à rechercher et à asseoir les solutions applicables à l'avenir (le long terme). Le succès d'une telle entreprise repose sur le savoir qui a pour conditionnalité principale la communication. Or, comme l'affirment T. Bearth et F. Diomandé (2001), dans un contexte de communication pour le développement, dans une perspective écologique également : « La durabilité du projet dépendra en grande partie sinon exclusivement d'une activité communicationnelle déphasée et très souvent déconnectée par rapport au discours fondateur exogène ». Cela est d'autant plus vrai que pour J. P. Zouogbo (2022) :

> La finalité de la linguistique pour le développement n'est pas de défendre les langues *per se*. Il est plutôt question de prendre le parti des femmes et des hommes qui, partout dans le monde, ont besoin de ces langues pour exprimer leur besoins quotidiens souvent vitaux.

Il faut donc au départ une capacité et une autonomie communicationnelles. Que doit-on faire sur un territoire où la majorité des personnes concernées sont analphabètes ? Il faut donc à court terme les alphabétiser, et à moyen et long terme le faire dans les langues locales. La prise en compte des langues locales en tant que ressource commune est importante pour la réception et l'assimilation des données que pour la participation des populations locales aux projets. Les résistances ou le scepticisme vis-à-vis de l'argument de la fragmentation de l'espace linguistique en Afrique, au motif que vouloir conduire l'alphabétisation dans les langues maternelles se heurterait

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

au problème de la diversité linguistique est un raccourci démobilisant et dangereux qui plombe le développement. Car, selon A. Jules Sémiti (1988), « la raison de la multiplicité des langues nationales n'est pas convaincante, parce qu'aucune langue ne naît nationale, elle le devient par l'action politique ».

L'émergence d'un environnement lettré, l'alphabétisation par l'école formelle et les projets d'alphabétisation fonctionnelle au bénéfice des adultes sont des solutions en faveur du développement durable.

Conclusion

L'étude de notre récit oral traditionnel « Pourquoi il y a des gens qui ne mangent pas le singe ? » nous apprend deux faits essentiels : la pensée selon laquelle le conte entretient un rapport de solidarité avec son milieu et son époque et l'idée que agir en faveur du développement durable n'est pas une réalité nouvelle dans les hameaux africains. Principal véhicule des valeurs culturelles de la société, le conte doit être valorisé par son enseignement dans le système éducatif africain, dans la mesure où son apparente simplicité est un outil opérationnel pour son adaptation aux temps modernes. Une analyse constructive du conte l'éloigne du jeu, du divertissement, de la morale facile pour en faire un document de transmission des connaissances utiles qui ne s'opposent nullement à la modernité. Le conte koulango, notre récit, bien exploité, nous conduit à la proposition de solutions aux préoccupations cruciales du XXI^{e} siècle. Cet exemple achève de convaincre que le conte peut contribuer à la renaissance des sociétés traditionnelles africaines, pour peu que son enseignement s'écarte de la pure abstraction pour se mettre au service du développement durable.

Références bibliographiques

Aubert M, Le Petit Indien d'Amazonie, Nathan Paris, 1977.

Bearth Thomas, 2000, La bouche qui mange est aussi la bouche qui parle. Aspects linguistiques et sociolinguistiques de la problématique nutritive, in Stänble Tercier et B. Sottas (éds), *La sécurité alimentaire en questions : Dilemmes, Constats, et Controverses*, Karthala, Paris, pp 81-93.

Bearth Thomas et Diomandé Fan, 2001, « La langue locale, facteur de développement », *Revue Internationale des sciences de la vie et de la terre*, Numéro Spécial. Actes du Colloque International sur la Recherche en partenariat pour un développement durable en Afrique de l'Ouest, Centre Suisse de Recherches Scientifiques, 27-28 Avril 2001, Abidjan, p. 344-357.

Bearth Thomas et Baya Joseph, 2010, « Guerre civile et résilience écologique : Le cas du Parc National du Mont Sangbé, à l'Ouest de la Côte d'Ivoire », *Cah Agric*, volume 19, n° 3, Abidjan, p. 220-226.

Dieng Saar, Tall A.C et Diop F, Le Conte, Mode d'Emploi, Classiques Africains Versailles, 1996.

Gendreau-Massaloux et Dehaybe R, Dictionnaire Universel, AUPELF, EDICEF Vanves, 1988.

Hampaté Bâ A, Kaïdara, NEI, EDICEF Abidjan, 1993.

Kakou Adja Béatrice épouse Assi et Zigui Koléa P., La Hôtte et le Filet de Chasse des Dida : Deux objets identitaires, Revue scientifique du Tchad, série A, Décembre 2020, édition Centre National de Recherche pour le Développement (CNRD), pp 16-25.

Kakpo Mahoungnon, L'Iroko, l'Arbre de vie dans la mystique Vodun, les Editions des Diasporas, Cotonou, Bénin, 2017.

Ki Zerbo Joseph, La Natte des Autres : Pour un development endogène en Afrique, Actes du Colloque de Recherche pour le development endogène (CRDE) Paris/Dakar, 1992.

Ki Zerbo Joseph, A propos de la culture, édition J. Ki-Zerbo, Ouagadougou, 2010.

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

Kialo Paulin et Monkani Mambou, Les Gisir du Gabon et le monde animal : cas de l'Eléphant, EDEM, Libreville, 2015.

Konan Kouassi Joseph, 2007, « Valeurs Traditionnelles et protections des espaces naturels : Cas du Parc National Marin des Îles Ehotilés en Côte d'Ivoire », in *Discours et Cultures*, Editions Le Graal, Abidjan, pp 310-333.

Mayer Raymond, Histoire de la Famille Gabonaise, 2ème édition Luto, Libreville, 2002.

Morel Corinne, Dictionnaire des Symboles, Mythes et Légendes, Archipoche, Montréal Québec, 2004.

N'Da Kan Pierre, le Conte Africain et l'Education, l'Harmattan, Paris, 1988

Ouédraogo Bouanba Valérie, Réflexion sur le développement durable en Afrique, l'Harmattan, Burkina Faso, 2017.

Paulme Denise, La Mère Dévorante, Essai sur la Morphologie des Contes Africains, Gallimard, Paris, 1976

Semiti Any Jules, La Gestion Linguistique, Education, Actualisation et Transformation des Structures Sociales en Côte d'Ivoire, Thèse de Doctorat, Université Paris VII, Jussieu, France, 1986.

Semiti Any Jules, 1988, « Pour une rédynamisation des langues nationales en Côte d'Ivoire en vue de la sauvegarde des valeurs traditionnelles africaines », in *Le Normalien, Revue des Sciences de l'Education*, ENS, volume II, Abidjan, pp 97-115.

Silué Jacques, 2010, « l'Alphabétisation en Langues Nationales et Développement Durable », *ROCARE n° 2*, Actes des Journées Spéciales de la Recherche en Éducation en Côte d'Ivoire, EDUCI, Abidjan, pp 111-132.

Towa Marcel, 1975, « Langue Nationale et Personnalité », *ABBIBA*, *Revue Camerounaise* n° 29 et 30, p. 92-108.

Yaméogo Landry Guy Gabriel, 2017, « L'enseignement du conte à l'école primaire et identité culturelle », une didactique de la littérature dans l'enseignement et l'apprentissage des langues en Afrique au Sud du Sahara, Regards Croisés, sous la direction de Jean Claude Bationo, l'Harmattan, Ouagadougou, Burkina Faso, pp 99-129

Zouogbo Jean Philippe (dir.), Linguistique pour le développement. Concepts, contextes et empires, Editions des archives contemporaines, Coll. « InterCulturel », Paris, France, 2022.

Site Web

https ://www.are.admin.ch/are/fr/home/media-et-publications/publications/developpement-durable/brundtland-report.html

Annexe : Corpus[5]

Sɛŋmɔ : Bɛ dɛ w bɔ baka hogo gbaliɔ ?

Conte : Pourquoi il y a des gens qui ne mangent pas le singe ?

Sɛŋmɔsɛ (dɔ lɛɛ) : m sɛ m ŋ sɛ.

Le conteur : je vais conter.

A jama rɛ (bwa lɛɛ) : m sɛ bɔ kale.

L'auditoire : nous t'écoutons

Sɛŋmɔsɛ (dɔ lɛɛ) : i gɷn dɛ w bɔ baka hogo gbaliɔ ?

1- Le conteur : Savez-vous pourquoi des gens ne mangent pas le singe ?

Lɔmdɛsɛ (dɔ lɛɛ) waa b da, watɔgɛ pɛɛ !

2- L'agent rythmique : Nous te suivons, explique tout !

[5] *Pourquoi il y a des gens qui ne mangent pas le singe ?* Conte collecté, transcrit et traduit du koulango au français par nous.

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406

Sikɛrɛ, sawalɛsɔ ba n aɲɔ wɛ d . Turugo wɛ bɔ ba sa nii iga igai, hɔ aɲɛrɛ cɛɲɔ.

3- Le conteur : Autrefois, il vivait des chasseurs dans un village. Il y avait aussi une forêt sacrée à côté du village.

Bɔ cie ba gbagai, ba hɛ cɛcɛ nii. hɛrɛ baka « sɔg kɷ ». Suko ta, teɲgar sɛ wɛ t la bɛrɛ faraɷ turugɛrɛn, a hɷ ja ɷ m r ɲɔ.

4- Il est interdit de la cultiver, de faire quoi que ce soit. Cette forêt s'appelle « sogocon » Une fois, un têtu de l'époque a tendu des pièges dans cette forêt et décida de les visiter.

A hɷ dɔ lɛɛ : turugo rɛ, m gbaga gbiu ta.

5- Il se dit : cette forêt, je la cultiverai un jour.

Ba ma ka jɷ bɔ gb gɔi, mia kam tɔzɷmɔ bɛrɛ laa pɷi.

6- On ne pouvait entendre aucune voix d'homme, seuls les animaux bruissaient.

A hɷ dɛ bɔ faragɔ tugo ni gbe gbaliɔ bɷ go.

7- Il trouva que le dernier piège a pris un singe vivant.

A hɷ ziri lɛɛ

8- Il criait :

Mia looo mia looo

Zɛ mioo zɛ miooo.

A hɷ tu bɔrɔfla lɛɛ hɷ kuɛ. A hɷ J gbalion hɷ hɛ zɷɲɔ wɛ le ho kojo lɛ hɷ dal ɛ .

9- Il prit la machette pour l'assommer. Il constata que le singe faisait des gestes lui demandant pardon.

Hɛ rɛ hɔ sa hɷ, ha m r z ran koou lɛ dɔ lɛɛ : jɷ lɛ gbalion lɛ hɷ hɛɛ mɷm jɷ ?

10- Très touchée, il observa attentivement l'animal et dit : le singe est-il un homme pour se comporter comme ça ?

A hɷ wara jɛ le goi aɲɔ lɛ nu kajɔ. Je iriɲo a hɷ b sira hɛrɛ hɷ j turugon f .

11- Il le détacha et retourna au village très inquiet. Le soir il s'informa auprès de son père sur ce qu'il avait vu en forêt

A bɔ sira dɔ lɛɛ : ɷ hɛgɛ cɛrɛ mi bii, igalɛi z ran su b sira bɛrɛ uɲo hɛrɛ boroni bɛrɛ gbele hɔ. Hɛrɛ hɔ gu da, b kizɷɲɔ lɛ.

12- Son père lui dit : tu as bien fait mon enfant, car cet animal a sauvé nos parents lorsqu'ils étaient capturés par les blancs. Depuis ce jour, c'est notre totem.

Bɔ jɷn i lɛ gbaliɔn bɔ hɛlɛɲmo igalɛi. Hɛrɛ hɔ gɷ gbigo rɛ gbaliɔ lɛ bɔ cii zɷɲɔ lɛ aɲɔ rɛ pa.

13- Alors l'homme compris ce que le comportement du singe signifiait et pourquoi cet animal est devenu leur totem ainsi que celui de tout le village

Hɛrɛ hɔ ja b gbe : Hɔ ja b su cii zɷ r d .

Moralité : Il faut respecter les totems.

Published in : WERE, Vincent Otaba ; ZOUOGBO, Jean-Philippe (dir.), *Développement durable : Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations. Sustainable development : Promoting languages. Leveraging cultures. Working with populations*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004406, doi : 10.17184/eac.9782813004406